

Dans l'enfer de la drogue? Trainspotting

Jean-Philippe Gravel

Volume 15, numéro 3, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/875ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (1996). Compte rendu de [Dans l'enfer de la drogue? / Trainspotting]. *Ciné-Bulles*, 15(3), 36–37.

Dans l'enfer de la drogue?

par Jean-Philippe Gravel



Trainspotting

Des travaux sont déjà engagés autour du théâtre Saint-Denis pour ouvrir un complexe multisalles, une «copropriété» Cinéplex-Odéon et France Film. Ici, le compte des salles est à 20 mais en ce qui concerne la récupération du Forum de Montréal par le groupe Canderel, c'est près de 30 salles dont il s'agit. Cela permettra-t-il d'espérer une plus forte présence de films dont la circulation modeste est défavorisée par la mécanique actuelle de notre système de distribution? Au contraire... C'est plutôt à l'implantation d'un pilier de plus en plus gros, en terrain conquis, que travaillent ces promoteurs. Et quelles sont leurs réelles intentions? Offrir les meilleures vitrines possibles au cinéma hollywoodien et réduire à la portion congrue les cinémas nationaux et les films d'art et d'essai. Et le paysage du cinéma de répertoire à Montréal ne brille pas par son dynamisme: entre la vieille copie 16 mm de *Persona* présentée au Conservatoire d'art cinématographique et les films de Jackie Chan qui ont fait les belles soirées de l'Impérial cet été, le portrait est désolant. Mais dans le cas de Jackie Chan, inutile de s'inquiéter pour son avenir, comme il ne faut pas s'en faire pour l'avenir commercial des prétendus «films-cultes» comme *Kids*, *la Haine* ou *Trainspotting*, le dernier film de Danny Boyle (*Shallow Grave*), qui savent parfaitement susciter la curiosité.

Or, qu'est-ce qu'un «film-culte»? En dépit du fait que le terme soit apparu avec régularité dans certaines campagnes promotionnelles ou même sur l'affiche de *la Haine* (alors que personne ici ne l'avait vu), un film-culte, c'est encore le genre de trucs qu'un public noctambule et fidèle se farci à 23 h 30 au Cinéma du Parc! Habituellement, le film-culte ne fait pas une brillante carrière dès sa première sortie en salles, mais il y a quelque chose dans le discours qu'il propose qui ne se trouve pas ailleurs: ainsi apprécie-t-on *Eraserhead* ou *A Clockwork Orange* pour la violence sans compromis qu'ils renvoient au spectateur. Et leur fascination ne s'accompagne pas toujours de respect envers l'œuvre. Parfois, c'est

l'absurdité d'une idéologie, dont le film offre une parfaite illustration, qui fait le bonheur du spectateur: il en va, par exemple, des films de Russ Meyer ou de la dérision systématisée, de la part du public, qu'entraîne chaque projection du *Rocky Horror Picture Show*. Or, si cet engouement semble appartenir à une certaine génération (le public du film-culte a en général entre 18 et 35 ans), il n'y a rien qui prouve que les slogans d'une campagne promotionnelle qui joueraient là-dessus réussiraient à rassembler, d'un visionnement à l'autre, un tel public — ce ne sont pas des besoins qui se taillent sur mesure.

Si *Trainspotting* ne risque pas d'obtenir le statut de film-culte, avouons que son thème brûlant a de quoi susciter la controverse. Car bien qu'il n'ignore pas les conséquences sordides de la consommation d'héroïne, le réalisateur présente l'existence de ses protagonistes *drop-outs* sous un jour très vivant, et en ce sens complètement aux antipodes de la littérature de William Burroughs (surtout dans *Junkie*) ou comme le témoignage racoleur d'une *Christiane F.* Il n'est pas question d'enfiler une suite de «fixs» dans des toilettes insalubres, bien que ce lieu de prédilection offre l'occasion d'une scène mémorable.

Trainspotting compte deux précédents: *A Clockwork Orange* et *Goodfellas* où l'on trouvait aussi un narrateur-héros dont les interventions en voix-off relient les épisodes disparates du film sous la cohérence de son regard. Et quel regard! La caméra plonge littéralement le spectateur dans les délices de ces univers parallèles. Il y a aussi toute la séduction de la parole, l'articulation imagée d'une confession laïque et non repentante... Comme s'il s'agissait de confirmer la fameuse devise de Bob Dylan: «Faut être intègre (*honest*) pour vivre hors-la-loi.» Cette option n'ajoute pas seulement au divertissement l'attrait des fruits défendus; elle permet d'établir un discours très «apologétique» devant un comportement scandaleux sans qu'on y associe l'opinion des cinéastes, qui peuvent alors se dissocier de l'effet potentiellement pernicieux de cette parole fictive en recensant tous les événements qui, dans leur film, tournent au désastre. Regardez les faits, qui parlent d'eux-mêmes, mais n'écoutez surtout pas la bande sonore...

Loin de moi l'idée qu'un cinéaste, comme tout artiste, se doit d'afficher plus qu'un autre telle position morale. Il apparaît seulement que, dans l'intervalle qui sépare *A Clockwork Orange* et *Trainspotting*, la mode consiste encore à accorder toute la place au point de vue du petit délinquant.

Coup de cœur: **Trainspotting**

On avancera qu'il se trouve bel et bien dans le film une scène de sevrage cauchemardesque, l'image — léchée — d'un bébé mort et un type qui meurt du sida. Mais à y regarder de près, on se rappelle que le sidéen en question est un personnage naïf («incapable de mentir») qui prend de l'héroïne pour compenser une perte amoureuse. Comment sa mort ne confirmerait-elle pas le code implicite du monde de la drogue, qui veut qu'en s'y engageant il faut déjà ne plus avoir d'illusions? Le paradoxe, séduisant, veut que seul un nihilisme lucide apporte la survie: ce n'est pas pour rien, après tout, que le thème musical de **Trainspotting** s'intitule *Lust For Life*, et qu'on y entend Renton (Ewan McGregor) s'exclamer, question d'exprimer à quel point c'est chiant d'être Écossais, que «ce peuple de merdeux n'a même pas été foutu d'être conquis par une race supérieure» — ce qui, par chez nous, peut avoir des résonances plus que significatives...

Ce dédoublement permanent des points de vue travaille donc encore à raffermir le primat d'une démarche idéologique ambiguë, un trait que Guy Hennebelle classe parmi les 15 principes constitutifs de ce qu'il appelle l'«opium hollywoodien» (tiens?). Et je cite, parmi les formes qu'il en donne, «le réalisme critique dégradé (...) par une représentation mythologique des faits», bref, d'une représentation qui procède d'un découpage par archétypes. La campagne publicitaire du film, concevant une série d'affiches représentant chaque personnage (Begbie l'alcoolique paranoïaque et dangereux, Spud le légume sympathique, etc.) accompagné d'un numéro et d'un nom, sous-entendait déjà l'effet d'une lecture anticipatrice inhérente,

par exemple, à la pratique du tarot. Bien sûr le numéro un, Renton (dont l'*ego* est plus équilibré), est le seul qui s'en tire... Qu'il ait été choisi comme unique narrateur du film alors que le roman d'Irvine Welsh accordait la parole à chaque personnage suffirait à montrer comment **Trainspotting** choisit définitivement la manière hollywoodienne pour traiter d'un sujet qui peut «paraître» nouveau.

Le dossier de presse souligne que Danny Boyle a décliné des offres faramineuses venant des studios américains parce qu'il préférerait tourner chez lui avec ses copains John Hodge (au scénario) et Andrew Macdonald (à la production). On penserait que les distributeurs et producteurs hollywoodiens ont manqué là une bonne affaire. Si les films que ce trio produira ensuite emportent un succès égal à celui de **Trainspotting**, la nature de ce succès pourrait tenir d'une imposture géographique. Il y a, dans l'attraction d'un tel film, quelque chose de semblable à ce qui incite le public à payer pour voir des publicités venues d'ailleurs, alors que devant la production locale il zappe. Acculée devant la nécessité de varier ses scénarios et son esthétique d'après les inflexions démographiques des lieux où elle se diffuse, la publicité ne change pas pour autant le fond de son discours. Or, **Trainspotting** s'offre comme un divertissement suffisamment familier pour attirer les foules et suffisamment imprégné d'une certaine saveur locale (Ah!, l'humour scato des Britanniques...) pour procurer ce petit frisson supplémentaire qui fait croire à une sorte de nouveauté. C'est dire combien les bonzes de Canderel auront besoin de ce genre de productions pour insuffler l'illusion d'offrir au public un véritable choix... ■

Trainspotting

35 mm / coul. / 94 min /
1996 / fict. / Grande-Bretagne

Réal.: Danny Boyle
Scén.: John Hodge (d'après le roman **Trainspotting** d'Irvine Welsh)

Image: Brian Tufano

Son: Colin Nicolson

Mus.: Iggy Pop, Lou Reed, Primal Scream et New Order

Mont.: Masahiro Hirakubo

Prod.: Andrew Macdonald - Figment Film

Dist.: Alliance

Int.: Ewan McGregor, Ewan Bremner, Jonny Lee Miller, Kevin McKidd, Robert Carlyle, Kelly Macdonald



Ewan Bremner, Kevin McKidd, Ewan McGregor et Jonny Lee Millier dans **Trainspotting**